Document généré le 24 avr. 2024 06:34

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Le livre de boue et la robe de bois

Daniel Canty

Volume 49, numéro 3 (277), 2007

René Char et Hervé Bouchard

URI : https://id.erudit.org/iderudit/34652ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Canty, D. (2007). Le livre de boue et la robe de bois. *Liberté*, *49*(3), 63–78.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 2007

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

HERVÉ BOUCHARD

Le livre de boue et la robe de bois

Daniel Canty

La littérature vient du bois

[...] tu sauras tout faire en bois, mon père t'apprendra.
HERVÉ BOUCHARD

Les longs sous-titres des deux romans[1] d'Hervé Bouchard portent la curieuse signature du « citoyen de Jonquière ». Dès *Mailloux,* l'auteur s'est posé, sur la couverture de son livre, en personnage marginal de sa propre littérature. Je le traiterai ici comme tel. Vous êtes avertis, et lui aussi. *Parents et amis sont invités à y assister* l'exprime d'emblée : nous sommes entre amis, et il ne faut pas nous gêner. Alors, quoi de mieux qu'une bonne blague pour détendre l'atmosphère et entrer en matière ? Je commence en vous confiant que, sur la page de garde de ma copie de *Parents et amis...,* Hervé Bouchard a dédicacé au citoyen de Lachine que je fus un drame qu'il déclara « bassement comique ». Car ce citoyen de Jonquière est un sacré blagueur, où un *hostie de comique,* si on veut faire littéraire et emprunter la formule de Réjean Ducharme, qui vit incognito, mais ne se gêne pas.

Hervé Bouchard m'a aussi dessiné un bonhomme souriant qui tient une fleur. Cet humble gentilhomme s'en était fait offrir, le jour même, par le Tout-Montréal littéraire assemblé à ses pieds. Au moment d'accepter le Grand Prix du livre de Montréal, le citoyen de Jonquière a félicité le jury de reconnaître un écrivain des régions. Hervé Bouchard est un comédien de grande classe, mais il faut se rappeler que derrière toute bonne blague se cache une triste vérité. En ce pays de patrimoine et de nations mort-nées

1. *Mailloux, histoires de novembre et de juin* (l'Effet pourpre, 2002 ; Le Quartanier, 2006), et *Parents et amis sont invités à y assister, drame en quatre tableaux avec six récits au centre* (Le Quartanier, 2006).

où la culture est trop souvent administrée par le dehors et par le haut, aujourd'hui qu'on ne prétend plus que le joual nous fera regagner notre pays incertain, on mandate nos professeurs, dans certains collèges de ma connaissance, d'enseigner la littérature québécoise comme si elle était le scion d'une littérature plus grande, qui n'est pas seulement la littérature, mais surtout la littérature française. Dans un paradis perdu d'avance, quoi de plus facile que de s'éprendre d'une terre jadis promise? Il n'y a pas qu'Israël qui ait droit à ses tribus perdues.

Bien qu'il ne faille pas croire tout ce qu'on lit dans les livres, Hervé Bouchard habite bel et bien Jonquière. Et puisqu'il ne suffit pas de gagner des prix, mais qu'il faut aussi gagner sa vie, il y enseigne le français, qui est le nom d'emprunt de la littérature au niveau collégial. Je me demande ce qu'il y fait lire à ses étudiants, et si la jeunesse inscrite au programme de foresterie y trouve son compte. Je mentionne ces hommes des bois au passage afin d'introduire une matière chère au citoyen de Jonquière. Les pulperies, après tout, assurent la prospérité de la région. Notre écrivain régional prendrait-il à partie ce poète s'ignorant comme tel du *Petit aigle à tête blanche* de Robert Lalonde, écrivant des lettres d'amour pour les bûcherons de son camp? Vous verrez plus bas que ce sans-gêne ne se prénomme pas Aubert pour rien. Son amante — une lectrice de pedigree, qui sait à quelles courbettes doit se plier la grandeur littéraire — veut le parader dans le vieux pays comme bon sauvage des lettres. Il résiste à l'invitation en opposant qu'il vient des bois, pas de la France.

Hervé Bouchard vient de Jonquière, pas de Montréal. Quelques heures après avoir remporté son prix, parmi le rayonnage (de bois) jonché de papier (de pulpe) de la librairie Gallimard, il me confiait qu'il pensait dépenser sa bourse pour se procurer les deux-par-quatre qui manquaient à ses rénovations. Les écrivains régionaux ont-ils d'autres préoccupations que ceux de la métropole? Il semble raisonnable de le croire, et pourtant... J'aimerais de nouveau citer un des estimés collègues du citoyen de Jonquière, Réjean Ducharme, qui ne s'est jamais gêné pour interrompre, dans son propre patois, les officiers de la Légion étrangère. Ce sacré blagueur répète, au détour de phrases raciniennes,

qu'il fait « de la grande littérature ». Je crois qu'Hervé Bouchard sait très bien à quoi il veut en venir.

Il ne faut pas douter que nos auteurs puissent faire de la grande littérature, et ce, simplement parce qu'ils en lisent. La littérature, qui circule dans de petits objets portatifs dont le substrat est prélevé à même la pulpe des arbres, vient du bois. Elle est écrite par des lecteurs, qui viennent de quelque part, et qui emportent leurs papiers avec eux. La lecture, comme la petite fille rousse du dictionnaire, sème à tout vent, et voilà comment cette ressource première de l'imaginaire qu'est la littérature s'enracine en terre sans cesse étrangère. Grand Prix de Montréal ou pas, la littérature québécoise d'Hervé Bouchard appartient à Jonquière. Et elle demeure, où qu'on la lise, de la littérature. Hervé Bouchard, citoyen d'une ville de pâte et de papier, est un écrivain « doublement régional », très loin de la France, et à distance raisonnable de Montréal, mais c'est un écrivain.

Cela dit, peut-on vraiment, au Québec, être écrivain et échapper à l'emprise de Montréal, et à ses envies métropolitaines? Le temps et la littérature sont, comme Abraham Lincoln, de grands égalisateurs. Nous avons tôt fait d'affranchir de leurs origines certains de nos auteurs les plus marquants, nous annexant les villages auxquels on les associe – qu'ils soient situés au Québec ou ailleurs – en empruntant le langage de l'empire. À en croire les petites annonces, le Plateau n'en finit plus d'être « adjacent ». Hochelaga-Maisonneuve est déjà devenu un « arrondissement ». À quand le tour de Saint-Félix-de-Valois, de Cape Cod, de Val-d'Or, de Saint-Boniface, de Moncton ou... de Jonquière? Notre pays incertain, tanné de ses danses en ligne, a inventé la « cerclature du (sept) carré » pour remédier à sa honte de n'être que lui-même.

La littérature « adjacente » est un fleuron de notre littérature mineure, comme dirait Gilles Deleuze, saint patron des racines, si cher aux potaches, qui sait que la patate est la culture la mieux partagée du monde. Il inventa sa formule pour évoquer les angoisses du jeune Franz. Cet homme métaphorique, célèbre n° 11 de l'équipe de l'abécédaire, aurait-il été à l'aise sur l'avenue du Plateau? Hommes du commun, je propose d'adapter la formule de Gilles au françoys d'ici, et de parler, plutôt que de littérature

adjacente, de « littérature junior majeure du Québec ». En gagnant son prix, Hervé Bouchard décochait un *slap shot* magistral en direction des grosses ligues. Son singulier lancer lui vaudra-t-il l'attention des franchises étrangères, avec leurs gros patins ? La littérature est un sport national. La consécration vient quand ses plus grands talents sont repêchés par le Bleu-blanc-rouge. Bien qu'il ne soit pas permis de douter qu'Hervé Bouchard donne, de livre en livre, son 110 %, on verra s'il sera appelé à livrer la marchandise à l'international, qui adore nos bois, mais qui a plus de difficulté à en digérer la langue. Cela dit, ne lui retirons pas si tôt son numéro, car Hervé Bouchard a l'insigne avantage de vivre en un temps où on semble admettre, de leur vivant, des joueurs tchèques à la Kafka au temple de la renommée. Reste à savoir si sa langue québécoise ne représente pas un trop grand désavantage pour notre attaquant. Après tout, il est plus aisé de faire du français avec du tchèque que de traduire ce qui est déjà français en Français.

Tout le monde sait que, pour jouer à Montréal, il faut être assez fort pour tolérer sa presse. Au lendemain de son Grand Prix, Hervé Bouchard affirmait dans les journaux que cette récompense nationale lui confirmait qu'il n'était pas un imposteur. Est-il salutaire de douter de son talent ? En tout cas, cela est poli, et contribue à l'effort d'équipe de la littérature, tout en flattant l'ego de ses arbitres. Hervé Bouchard demeure, je l'ai dit, grand gentilhomme et sacré comédien. Ce tricoteur de jeux joue sa position de façon admirable. Je lui souhaite sincèrement de garder sa place au palmarès des meilleurs compteurs. Nous en sortirons tous gagnants.

Si on assume le « rôle de sa vie », on ne peut pas être un imposteur. Cette expression rythme comme une incantation le long générique de clôture de *Parents et amis...*, affirmant la solidarité du citoyen à ses semblables, en fiction et en réalité. Quand Hervé Bouchard lit, en public, des extraits de *Mailloux,* c'est d'ailleurs par « souci de réalisme » qu'il se coiffe d'un casque de bain noir, qui l'auréole d'une tonsure de *proute,* petit nom d'un tas de malheur, et qu'il crie d'un accent bouffon les mots de son roman, comme pour nous signifier qu'on aura beau trouver des

JMailloux plein le Canada 411, mais que Jacques de *Mailloux,* lui, n'est que lui-même, fils d'une histoire que le Québec continue de s'inventer, près ou loin des régions, dans un costume et avec des accents de grand blagueur, une chemise de bûcheron, un chandail de hockey ou un casque de bain.

° ° °

Beaucoup de nos écrivains sont à leur meilleur quand ils ne jouent pas aux colons et qu'ils mettent en valeur les richesses de notre langue des bois. Au moment de la publication de *Mailloux,* on a dit d'Hervé Bouchard, qui écrit avec un accent singulier, qu'il faisait penser à un « Beckett-en-Jonquière ». Maintenant, avec *Parents et amis...,* on dirait que c'est le spectre de Valère Novarina, comme égaré après sa lecture à la Maison de la culture Mont-Royal (mémorable, en 2004), qui hante le Saguenéen. La comparaison à ce roi et à ce prince héritier de la littérature française — l'un Irlandais en exil, l'autre Russe par héritage — est flatteuse, mais elle n'épuise pas la question.

Au pays de la littérature, on parle la langue qu'on doit. L'écriture de Bouchard, comme chaque fois qu'un Québécois fait dans la comédie rude et le jeu de mots, force encore une fois la comparaison à l'oncle Ducharme, monstre sacré et sans visage, qui nous est pourtant aussi sympathique qu'un *muppet,* parce qu'il nous ressemble tant. Monstre ou *muppet,* Ducharme entraîne le monde entier à s'engouffrer par la bouche de ses personnages. Bouchard fait la même chose, autrement. Comme chez Shakespeare ou Faulkner, des personnages verbomoteurs se fondent à la trame de son langage. Entièrement présents à la parole, ils sont sans intériorité autre que celle de la langue qui leur donne lieu. Qu'on y comprenne ce qu'on veut bien, mais voilà qui justifie tout de même le plus curieux des accents.

Les arpenteurs européens de nos grands espaces, en quête de leurs relations hirsutes, sont souvent déçus par l'urbanité de nos bourgades, nos grandes bibliothèques et les rats qui y rôdent, dévoreurs des mêmes livres qui traînent dans leurs quartiers parisiens. On l'a dit, la littérature est écrite par des lecteurs, fiers

citoyens d'une société secrète et transnationale qu'aucune révolution, tranquille ou intranquille, n'est jamais parvenue à exterminer. Les comités auront beau vouloir mettre ce peuple à l'index, il y en aura toujours pour trouver une façon de survivre à l'opinion commune. Je me plais à imaginer, en conclusion d'un film de science-fiction célébrant notre liberté future, des mnémonautes comme ceux de *Fahrenheit 451* arpentant en marmonnant, après quelque catastrophe provoquée par l'ambition aveugle d'un comité culturel, les mots de Jacques Mailloux ou de la veuve Manchée dans les corridors abandonnés de l'aéroport international de Mirabel.

Il y a longtemps que les vols ne partent plus de Mirabel, et, comme dirait n'importe quel oncle, on aura beau vouloir sortir l'homme de Jonquière, on ne sortira pas Jonquière de l'homme. Hervé Bouchard, malgré le style français et l'admiration montréalaise, reste un citoyen engagé du Saguenay. Il souhaite sans nul doute que ses concitoyens lisent ses livres et s'y reconnaissent jouant le «rôle de leur vie». On peut entendre cette litanie comme une sorte d'addenda sentimental au bottin téléphonique local. Certes, JMailloux ou LSauvé sont des noms qu'on retrouve facilement dans le Canada 411, et ils n'appartiennent pas qu'aux personnages d'Hervé Bouchard. Si, par exemple, il y a une tante, dans ses livres, ce pourrait être la sienne, mais pas tout à fait. Idem pour frères, sœurs, voisins, coiffeur, garagiste ou tout autre personnage principal ou secondaire. Et, si on peut s'imaginer qu'ils y sont, c'est qu'on s'imagine qu'ils pourraient lire son livre. Par «souci de réalisme», il repousse les figurants dont Jonquière est peuplé en marge de ses romans, laissant la place à des personnages qui n'existent qu'en fiction. Les personnages vivent leur vie en marge de la vie, et nous racontent la nôtre en nous exposant la leur. Ce serait sans doute une erreur de laisser les personnages lire le roman dont ils sont les personnages. En plaçant son nom en couverture, Hervé Bouchard se fait brigadier et se porte garant de contrôler la circulation entre le Jonquière des romans et le Jonquière de Jonquière. Ne les laissant pas lire le roman qu'il écrit avec eux, il libère ses personnages pour accomplir un travail contraire, et réécrire le bottin de téléphone.

° ° °

Un ancien citoyen de Jonquière, nommé Réjean comme l'écrivain de Saint-Félix, et libraire dans le rôle de sa vie, m'a assuré que tout est à la bonne place dans les romans d'Hervé Bouchard, bien disposé autour de la grosse roche plate où Mailloux a lâché son tas. Son éditeur m'affirme même que l'œuvre intégrale des graffiteurs, sur les pierres au pied du pont, a été respectée à la lettre. Comme beaucoup d'artisans du roman, Hervé Bouchard est un ardent miniaturiste. Oublierait-on que la fiction, qui vient du latin *fingere,* est un travail des doigts? Le lecteur tient en main tout un monde, dont il fait défiler les apparences du bout de l'index. Le romancier, lui, modèle la pâte du réel et façonne des êtres de papier. Les sculptures en bâtons de Popsicle ou les maquettes ferroviaires en sous-sol sont de proches parents de l'art romanesque. *Mailloux* contient même une maquette pratique du décor des deux livres, quand l'esprit du jeune homme s'enfuit le plus loin qu'il peut du meurtre possible du grand Gagnon, qu'il s'attend à devoir transpercer de son couteau de survie. Dans le Jonquière d'Hervé Bouchard, tout est où il faut. Ce ne sont que les personnages qui n'y sont pas vraiment, et qui nous permettent, à nous qui n'y sommes pas non plus, de voyager jusqu'à Jonquière avec eux.

Je constate, en relisant *Mailloux* et *Parents et amis...,* que ces livres nous invitent à passer derrière leur décor en carton-pâte. Les choses se coulent par la trouée du langage, et nous passons parmi les figures de la fiction, alors que le réel fait tableau tout autour de nous. Ce sont des théâtres de lecture que construit Hervé Bouchard avec le bois de Jonquière. Le citoyen de Jonquière convie les hommes des bois du Québec dans le théâtre de papier qu'il fabrique avec la vie. La formule du vieil Anglais William, *All the world's a stage, / And all the men and women merely players,* décrit très bien les ambitions théâtrales de ces œuvres de maquettiste, et ses *players* nous rappellent que le hockey aussi est une forme de spectacle, et qu'il y en a bien d'autres, de l'école à l'église, en passant par le Parlement. *Mailloux* ne s'ouvre-t-il pas

sur la répétition de Jacques et de son ami, préparant un numéro de parachutistes allemands pour le spectacle des finissants? Ils s'inventent un accent comique pour parler la tête à l'envers et se la vider en plein juin. *Parents et amis...* ne s'en cache plus. En ouverture, le citoyen prétend *crayonner* la scène et ses personnages, comme un *storyboarder* sans dessins. Il fait apparaître devant nous un théâtre qui ressemble à une bouche d'ombre. Un livre ouvre un trou en pleine lumière, invitant le lecteur à prendre place dans sa noirceur de fusain, comme autrefois le souffleur. Dans cette position, nous ressemblons aux ouailles en leur confessionnal ou aux joueurs au banc des punitions. Nous sommes mis au trou en présence des absents, qui en ont long à nous dire sur nos vies et nos morts.

Dans une telle situation, nous ne pouvons que songer à notre avenir, et nous dire que des acteurs feront un jour le travail des personnages à notre place, et que nous aurons un jour droit, sur les scènes de Montréal, à un récitatif aussi long que *La trilogie des dragons,* dans une langue qui semblera plus drôle encore que le chinois de cette pièce-là. Le théâtre québécois continue d'engendrer certains de nos plus grands romans, et nos dramaturges réécrivent le répertoire d'Europe et racontent sur ses scènes nos histoires que le public de là-bas n'arrive pas à lire.

Le «théâtre québécois», c'est bien sûr le milieu des planches, mais aussi un décor de bois comme Jonquière. *Parents et amis...*, œuvre de pulpe et de papier, tend à rejoindre la scène, mais ne dément jamais sa nature romanesque. Dans ce théâtre par écrit, même les didascalies sont emportées dans le flot du langage. Il n'y a pas moyen de décoller les personnages de leurs costumes de papier ou d'abattre autour d'eux un décor dont ils font partie. Le roman est un théâtre portatif qui ambitionne de se déployer comme un *pop-up* à échelle réelle, et de nous laisser entrer en lui. *Parents et amis...* présente d'énormes difficultés pour l'ambitieux metteur en scène qui voudra s'y mesurer, équipé de son niveau à langage et de son marteau de volonté, car la mise en pages de ce drame écrit d'avance risquera toujours de l'emporter sur sa mise en scène. Brave homme des planches, puissiez-vous avoir la force de votre prédécesseur des bois, j'ai nommé Hervé Bouchard,

citoyen de Jonquière, que nous abandonnerons à partir de maintenant au rôle de sa vie pour rejoindre l'auditoire et nous pencher sur notre cas à tous.

Nous venons de la boue

> *Nous promenons nos corps de nageurs verticaux dans la boue qui chante. Tout finira par être dit dans la langue des morts.*
>
> HERVÉ BOUCHARD

Les livres d'Hervé Bouchard ressemblent un peu à des Bibles de contrefaçon, trouées pour trafiquer la matière du monde. La parole remonte du trou au cœur de ses personnages à la bouche grande ouverte et nous coule en elle. La double vocation, livresque et théâtrale, des romans d'Hervé Bouchard, qui s'accomplit avec *Parents et amis...*, renoue avec la plus ancienne lecture de nos terres. Loin de moi l'intention de vous convertir, mais j'aimerais tout de même réintroduire dans notre discussion un livre que nous feignons d'oublier, la tête révérencieusement inclinée sur les livres de Samuel ou de Valère. Nous vivons dans une société qui a dû se dire *laïque* pour se révolutionner. On nous l'a assez souvent répété : la majorité de nos ancêtres de la Nouvelle-France étaient les lecteurs — ou l'auditoire, c'est en ces temps-là du pareil au même, et la dramaturgie est si proche du roman — d'un seul livre. Ce *bon livre* — qui contenait en puissance toute la bibliothèque québécoise (BQ) — était aussi, à quelques variantes près, la lecture préférée de nos voisins puritains. Et, *right here,* le *Good Book* était aussi le livre de recettes préféré de nos proches irlandais de l'Internationale, défricheurs de terre, manœuvres de la misère et suceurs de cailloux. Ce fut écrit, les livres de la Bible sont prophétiques. Leur bibliothèque s'annexe déjà les bons livres de l'avenir.

Miguel de Unamuno affirmait que l'âme espagnole est, par défaut, catholique. On a assez dit des Québécois qu'ils ont le sang latin. Nous aussi sommes catholiques par défaut. Avouons donc que nous partageons le même tragique sentiment de vivre

que Cristóbal Colón, stylite sur son pilier du port de Barcelone, ou que le Quijote, pourfendeur des sombres et sataniques moulins dans son costume de casseroles. Grands amateurs de crucifixions, résurrections et autres martyrs et miracles, nous sommes les premiers à nous porter volontaires pour être victimes du sacrifice humain.

Abrogeant les pouvoirs de notre État, je souhaite aujourd'hui attribuer une enveloppe à la performance posthume aux intrépides littérateurs qui bientôt suivirent. La littérature aussi a toujours été une histoire d'auditoire. D'abord la Bible, ensuite autre chose. À la défense de cet argument, j'aime invoquer le fait que beaucoup des citations qui coiffent les chapitres de notre premier roman, *L'influence d'un livre,* viennent de Shakespeare (voir William, plus haut) ou de Shelley. Le monstre de cette *romance gothique* à l'anglaise n'étant qu'un poulet sacrifié par des alchimistes malvenus, force est de constater que De Gaspé et son *ghostwriter* de père n'ont réussi qu'à commettre une version de série B des *blockbusters* qui les ont stimulés à écrire. Cet ancien Canadien, d'une classe sociale prédestinée à la collaboration, lisait bien l'anglais. Et il avait même des amis dans l'autre moitié de nos solitudes, comme en témoigne sa dédicace affectueuse à un esquire d'anglophonie, dont il « admire les talents », Thomas C. Aylwin. Pour les cyniques, les *talents* sont bien sûr ces ancêtres, grecs comme tout, des deniers bibliques qui scellent la transaction sordide de Judas et de son ami Jésus. Les dons, après tout, ne sont pas la richesse la mieux partagée du monde, et les reconnaître en l'autre est l'aveu d'une envie.

De Gaspé avait justement envie, en plein Canada français, d'un roman gothique. Il ne savait pas si bien intituler son livre. Son humble effort annonce une révolution lointaine, qui fait encore écho dans les pages de *Mailloux.* Il ne suffit plus, en pleine guerre froide, de torturer les animaux domestiques. L'aurore de notre littérature orpheline passe par le martyr des innocents. À partir des années 1960, une tribu d'enfants sauvages alimente le feu sacré des lettres québécoises. Ce club sélect, de tendance gothique, accueille, de décennie en décennie, quelques nouveaux membres. Il semble en effet qu'une bonne stratégie pour écrire

un grand roman québécois consiste à enfermer un petit dans le château de sa famille et à le laisser parler tout seul dans une langue de son invention. La petite enragée de *L'avalée des avalés,* dans son columbarium, ou le Septième d'*Une saison dans la vie d'Emmanuel,* perdu sous les jupons de sa grand-mère, sont aujourd'hui fort bien entourés. Les bonnes sœurs des *Chambres de bois* ou les domestiques du manoir de Kamouraska assurent la garde alors que viennent au monde les enfants du malheur. Pendant ce temps, dans les herbes hautes de nos campagnes, *L'ogre de Grand Remous* et le colonel Kurtz qui hante *La mort de Marlon Brando* rôdent comme l'attrape-cœurs, prêts à faucher les petits en plein jeu. *La petite fille qui aimait trop les allumettes* réécrit sans le savoir, dans le manoir où Dieu est mort, le livre que nous aimons tant relire. *Le jour des corneilles* met un autre enfant au trou, et *Le souffle de l'harmattan* soumet deux jeunes du Québec de l'après-Révolution tranquille à des cruautés multiculturelles. Consolons-nous en pensant que, sur la Rive-Sud, Tinamer de Portanqueu est heureuse, coulant ses jours de beurre et de miel, souveraine, dans la cour de son père, près de la mer de la Tranquillité échouée au cœur d'une banlieue alors plus proche des bois. Alors que ses semblables sont torturés dans les maisons de leurs parents, elle au moins a droit aux douceurs du réalisme magique.

Il y a un début à tout. Qui sommes-nous pour nous opposer aux volontés de l'histoire ou aux décisions de ses collaborateurs? Je le proclame royalement : nous sommes des lecteurs, et parfois aussi des auteurs. Et nous sommes maîtres chez nous quand nous ne prétendons plus être Français, et que nous réinventons nos lectures. Le sortilège interrompu d'un sacrifice de volaille aurait-il fini par avoir autant d'effets sur notre littérature que le proverbial battement d'ailes d'un papillon dans le barattage d'un tsunami tropical? Le temps est volage, mais les choses résistent et ne s'abandonnent pas si facilement à la séduction des causes. Notre littérature affectionne la noirceur dont elle s'est échappée, et s'y replonge sans cesse. Cette *noire sœur,* comme disait Jacques Brault, est la mère et la compagne incestueuse de notre littérature.

J'aime comparer l'effervescence de nos années 1960 à la révolution romantique des Américains dans les années 1850. Malheureusement, nous n'avons pas eu l'occasion, comme nos voisins du Sud, de nous affranchir de l'Empire français avant que les Anglais prennent le relais. Il ne faut surtout pas laisser la France continuer de tranquillement rater notre révolution à notre place. Romans-baleines, traités de torture post-puritaine, vie dans les bois, fuites à travers champs et amitiés multiraciales, chambres à soi et chants de soi-même ont lentement mûri, poussant entre les pages de nos romans de la terre pour enfin y percer. Victor-Lévy Beaulieu avoue en quel sol est planté l'arbre généalogique du roman québécois en saluant monsieur Melville. Quand on nous raconte qu'il était une fois, dans les années 1960, une nation qui s'éveilla tout d'un coup de son sommeil métaphysique, le sortilège de la religion rompu, il faut se méfier de ces paroles de sorcier. La littérature est une lente voyageuse du temps, n'avançant jamais sans mémoire de ses antécédents, et elle appartient autant à nos morts qu'à nous-mêmes. Encore aujourd'hui, il semblerait qu'il n'y ait pas de meilleure façon d'entrer dans le panthéon des lettres québécoises que de signer un *gothique américain.*

Les bons romans de notre terre souffrent des séquelles de la lecture du Bon Livre et de ses avatars gothiques. On le sait bien, en ces temps mutants, que la genèse ne se fait pas toute seule. Dieu ou Samuel Beckett partagent la certitude qu'au commencement et à la fin est le verbe, et qu'entre ces deux extrémités, il y a la chair. Adam ou Molloy rampent dans la glaise dont ils sont pétris, et Jacques Mailloux itou. À l'instar de l'homme de Galilée, le citoyen de Jonquière nous invite à reconnaître la sombre substance qui palpite dans nos cœurs et à s'en repentir par sentences et sermons.

° ° °

Les mots, que nous sommes habitués de lire en encre noire, ne sont pas de la boue, mais sont tout comme. Les livres de Bouchard ou de Beckett sont pétris dans la boue des mots, qui est

boue en nous. *Mailloux* permet donc de revisiter l'axiome du *Petit aigle à tête blanche* et d'affirmer qu'avant les bois, il y avait la boue. Ce n'est pas pour rien que Le Quartanier, dont le nom désigne un animal fouisseur des anciennes forêts de France à la chair tant appréciée par l'irréductible Astérix et ses amis villageois, nous offre les livres de Bouchard en jaune et en brun. Comme disait Molloy, «il y aura toujours la reptation». Nos intimes péristaltismes en témoignent en tons terreux. Liquide jaunâtre et choses brunes nous rappellent qu'on n'échappe pas à sa propre nature. Nous sommes boue et nous retournons chaque jour à la boue.

Mailloux, que je considérerai longuement, à l'instar de votre intestin extensible et du mien, est un roman à dominante jaune, comme la diarrhée. Jacques Mailloux, qui fait dans son froc, est, comme les autres enfants de nos lettres, un *flot* qui grandit dans la coulée du langage. Le citoyen ne manque jamais de comparer la substance noire qui se cache en lui à cet élément adamique et à sa *noire sœur* la marde (et non pas la merde, qui vient de France, et pas de nous). Avec l'aide du citoyen de Jonquière, Mailloux surnage parmi un gros tas de mots qui emportent la substance du temps en eux et menacent à tout moment de *cesser le respir* de Mailloux et de le noyer. Il n'y a d'ailleurs pas de sauts de paragraphe ou presque dans ce roman, sauf pour séparer, au tout début, les histoires de juin et celles de novembre.

Qu'est-ce que juin? Le début de l'été que marque le spectacle des finissants où on s'invente un accent, pour parler la tête à l'envers, comme le pitre des tarots. Qu'est-ce que novembre? Un temps de malheur où Mailloux bambin fait sa première fugue, quittant le traîneau que tirent ses parents pour se dissimuler sous une voiture. Le citoyen de Jonquière prend soin d'établir dès le départ que ses parents, contrairement à la pratique répandue dans notre littérature, sont pleins de sollicitude pour leur petit, et que le château de sa honte, il le construit d'abord seul, sans faire exprès. Le temps est troué. Jacques Mailloux est en juin et en novembre, est un comédien suspendu la tête à l'envers, est un bambin caché sous un char, un *flot* de onze ans qui joue au hockey dans la coulée des noyés, ou un homme de quarante ans vivant en demi-sous-sol et survivant mal à sa honte.

Pourquoi diable Mailloux se sent-il si mal? Dieu seul le sait, comme on dit. *Mailloux* est une comédie du pire, un catalogue de malheurs dont Jacques est le pitre. Le citoyen de Jonquière ne nous dit jamais vraiment ce qui arrive quand le malheur arrive. Il *nous force à nous rabattre sur des hypothèses pour établir les* motifs de la culpabilité du personnage principal. Et il continue, dans *Parents et amis...,* de déclamer le droit de la marde à n'être pas claire, et à constiper la digestion du pire. Il y a des choses qu'on aimerait mieux ne pas avoir à raconter parce qu'on n'aurait pas dû les vivre. Un réflexe de survie force à se les sortir du système. On voit Mailloux mort noyé en découvrant qu'un *slap shot* peut tuer, ou participant à l'immolation involontaire d'un jeune ami africain par l'entremise d'une canisse de gaz et d'un poteau à clous, ou violé par un homme dans le stationnement d'un centre d'achats parce qu'il a égaré sa mère en reluquant les demoiselles dans leurs cabines d'essayage. Le confessionnal n'est pas loin, et on ne sait jamais ce qui est vraiment arrivé : on dirait des hontes irréparables que Mailloux s'imagine pour se savoir, comme finira par lui dire sa mère épuisée d'amour, vicieux et menteur. A-t-il raison d'avoir honte parce qu'il se touche, et qu'il voudrait bien manger toutes les boules sucrées qui se présentent à lui, et qu'il *fait pipi dans son lit, et qu'un jour il chie sur une grosse pierre* plate et qu'on le voit faire? Cette échappée néfaste du *proute,* centrale au roman, justifie chez son témoin, le grand Gagnon, l'*heurque* qui avale d'un coup toutes les prétentions du langage à dire ce qui est. Subir le *proute* et dire l'*heurque,* c'est accuser la substance de la honte et nier le pouvoir du langage à nous sortir vraiment de nous-mêmes.

Hontes et confessions sont les plaisirs coupables et solitaires qu'accuse et célèbre l'âme québécoise. Les parents de Jacques Mailloux sont de bonnes personnes qu'afflige le malheur ordinaire, et dont la maison n'a rien d'un château. D'ailleurs, il y en a comme un, château, dans le chapitre le plus détaché de ce livre. Le citoyen de Jonquière y rompt avec le ton curieux du reste du roman, pour nous faire voler au-dessus d'un manoir, survolant une histoire qu'on évite de raconter. Est-ce qu'on n'y entre pas

parce que Jonquière est son propre château, et qu'on ne saurait s'en évader?

C'est sur la pierre où a *prouté* Mailloux qu'est bâtie la cathédrale gothique de l'*heurque* que hante le petit monstre de la honte d'être. Jacques Mailloux, né à Jonquière, ressemble à Damien, l'enfant du diable (du film éponyme), mais sans faire exprès. Comment ignorer les derniers mots de son livre, où l'incantation qu'être et être font six est répétée trois fois de suite? Il faut les écouter comme les paroles d'un disque qui tourne à l'envers. Elles convient Mailloux à aller rejouer dehors les malheurs gothiques auxquels notre littérature nous a habitués. Comme s'il était conscient de son destin de personnage de notre littérature, Mailloux, en bon catholique, est celui par qui le malheur s'annonce et la honte s'installe. Après le *proute,* on n'a guère le choix de s'asseoir dessus et d'endurer, en espérant que l'amour survivra à la honte.

Déjà, dans *Mailloux,* la boue mène au bois dont s'habille la veuve Manchée, qu'on dit porter une «robe de bois». Un personnage pervers, pédoprofesseur de désirs malsains, prend Mailloux et son ami Cerise comme apprentis suicidés. Il touche l'ami Cerise pendant que Mailloux se touche ailleurs. Il sait d'avance qu'il finira mal, flottant dans la rivière comme bois de pitoune, mais ça ne l'empêche pas d'agir. Le citoyen de Jonquière affirme que ce suicidé en est un *en bois,* mort des conséquences de ce qu'il ne pouvait pas conter. La veuve Manchée, héroïne endeuillée de *Parents et amis...,* porte une *robe de bois,* qui est chez le citoyen de Jonquière le costume d'une douleur incompréhensible. Elle est sans doute *manchée* parce que les bras lui sont tombés à la mort soudaine de son mari trop jeune et qu'elle arbore maintenant une camisole de force de deuil. La veuve est laissée seule avec ses fils en nombre de numérologie chrétienne et son désir trop grand. Quoi de mieux qu'un mort pour trouer un récit au centre? Nos mères aussi sont trouées au centre. Dans l'étalement insubmersible de sa robe de bois, la veuve Manchée flotte comme une crucifiée, les bras en croix dans sa piscine hors terre, engluée dans la sève de ses désirs

frustrés. Elle est clouée à ses deuils, s'attendant à ressusciter son mari mort et son suicidé de fils à force de suinter ses douleurs. En son centre s'ouvre la plaie par où la boue se répand dans le monde, donnant naissance au désir et à ses fils, y accueillant son prochain, l'adultère Laurent Sauvé, comme un sauveur. Le trou en son centre est un point par où elle se remplit et se vide, comme la tombe des résurrections.

Parents et amis... est une histoire de crucifixions et de résurrections qui ne fonctionnent pas aussi bien qu'au temps de Jésus. C'est d'ailleurs le sujet d'un grand sermon, prononcé par un alpiniste en plein roman, et qui me rappelle l'ouverture tonitruante de *Moby Dick,* avec ou sans Orson Welles. On n'a plus les nihilistes qu'on avait, mais les monstres sacrés finissent toujours par surnager quelque part. *Parents et amis...* est un livre gonflé de grande littérature. L'orphéon des fils et le chœur des tantes donnent à une famille de Jonquière les allures d'un chœur de tragicomédie grecque en même temps qu'ils rappellent une soirée canadienne. *Parents et amis...* décrit des cercles, comme le pèlerin de Dante, autour de sa crucifiée, et fait penser au conte irlandais où James Joyce, exilé de Dublin et citoyen de Paris, raconte les funérailles infinies de Finnegan, et où le langage tourbillonne dans un flot sonore, dans l'espoir de conter ce qui est sans début ni fin. Cela dit, d'abord et enfin, comme *Mailloux, Parents et amis...* est un livre qui ne ressemble qu'à lui-même, théâtre peuplé d'hommes et de femmes de bois et de boue, à mi-chemin entre la poésie et la dramaturgie, en plein roman de notre terre.

Jacques Mailloux, saint patron du *proute,* et la veuve Manchée, sainte déviergée de nos deuils, veillent sur notre honte, et nous rappellent que le Québec libre ne survit à ses grandes noirceurs qu'en continuant à les raconter. Au pays de la littérature, il est aussi dur d'être Québécois que d'être autre chose. Les deux romans du citoyen de Jonquière affirment que nous sommes de bois et de boue, et que nous retournerons au bois et à la boue. Entre-temps, nous aurons beau avoir honte de n'être que nous-mêmes, il ne faudra pas nous gêner de l'écrire.